



ERROL HENROT
LES
LIENS
DU
SANG

le dilettante

Errol Henrot

Les Liens du sang

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

Couverture © Pieter Aertsen, L'Étal de boucherie, 1551.
© le dilettante, 2017
ISBN 978-2-84263-918-1

À mes parents

PREMIÈRE PARTIE

LE SANG

La closerie autour des terres anciennes près de l'abbaye royale invitait encore à la rêverie, malgré la présence écrasante du monastère voisin. Les champs d'astrances et de coquelicots ployaient sous la brise fraîche, tout au bord du fleuve. Le blanc, le vert et le rouge des plantes scintillaient dans l'eau grise. Sur la rive opposée, les cirses d'Angleterre faisaient briller leurs fleurs violettes, pointées vers le ciel comme la flèche d'une église. Dans le domaine de la closerie, des auges en granit, longues, s'étiraient vers les fusains dorés du Japon, si bien que le regard du visiteur, butant contre une frondaison impénétrable, jouait un temps avec les rayons du soleil à travers les feuilles, comme s'il voulait s'aveugler. Oublier la forme de toutes les choses, et la conscience d'une quelconque limite. Les ombres se nourrissaient de lumière. Les vaches ferrandaises plongeaient

leur corps lourd et majestueux dans la touffeur d'une après-midi étirée, fondante, au milieu des odeurs de bois chaud et de paille séchée. La nature jouissait d'elle-même. Mais à l'autre bout de la ville, l'abattoir n'accordait aucune place à la rêverie.

Là-bas, le visiteur perdait ses repères. Le sentiment d'éternité se réduisait; un autre paysage se détachait, intact, et né de la même terre, la reproduisait sous cloche avant d'en prendre le contrôle. Les cris, les odeurs, les couleurs froides et contraintes, tout, dans ce tourbillon blême, avait pour dessein l'étouffement, la répression du mouvement. Le monde n'y était fait que de pierres, de ciment, d'acier. De sang. Les murs gris avaient une teinte rosée et par endroits, des failles dans le béton semblaient une glaçure antique, déposée là par les fluides, les gaz, les remugles de toutes les âmes qui avaient marché sous cette carcasse habitée. Ici, l'homme travaillait au service de la peur. D'une peur qu'il connaissait bien mais à laquelle il assistait, entre ces murs, comme un observateur à l'abri de toute menace. Il pouvait y laisser ses pulsions s'ébattre sans craindre de les voir diminuées, pacifiées par la loi. La loi était différente, ici. Les corps des ouvriers accomplissaient les gestes de l'abattage, au quotidien, loin des consommateurs, qui eux-mêmes les ignoraient

volontairement. Au loin, la ville s'agitait, mais elle négligeait une chose, une chose dont elle vivait pourtant, et à laquelle elle confiait son pouvoir, comme s'il s'agissait d'une place illégitime, mais inévitable.

★

François est adossé à l'extérieur du bâtiment, dans une cour déserte. Aucun homme, aucun animal ne le sollicite. Il profite de sa pause pendant quelques minutes. Il observe la nature quienserme l'édifice, tout autour de lui. La cour, un espace gris et plan d'asphalte, se prolonge sur une vingtaine de mètres, puis les arbres bordent un chemin en pente ascendante sur une centaine de mètres avant de rejoindre la route. Là, on rencontre une atmosphère moins lourde, un air plus sain, qui ne sent pas le sang chaud et les excréments. Mais on distingue encore les hurlements. Pour y échapper tout à fait, il faut s'éloigner d'un kilomètre, avant de revenir aux portes de la ville. De l'autre côté du bâtiment se trouvent l'enclos et l'un des couloirs, entre les bornes duquel les

bovins avancent au pas, chancelant sous le regard froid du bouvier, avant d'atteindre la plate-forme et de subir le choc du pistolet à tige perforante. Au-delà, une côte sépare l'établissement de la ville et la végétation entrave, dès le début d'après-midi, la lumière du soleil. Là, pas de route, ni de sentier. S'il décide de grimper les cent mètres de terre et d'herbes sauvages, vertes, roses, blanches et mousseuses, le visiteur atteindra le point le plus haut du canton. Sous ses pieds, une pente très raide rejoint le fleuve, gris et hostile, comme le ciel et les pierres. À l'opposé du fleuve, après d'immenses champs de blé et d'orge, le visiteur apercevra les premières habitations du village voisin. Son église, en calcaire, briques et scories, au clocher tors, menace de s'effondrer depuis de nombreuses années. Certains employés de l'abattoir se donnent rendez-vous régulièrement sur la falaise, espérant, par quelque hasard, compléter leur connaissance de l'enfer.

Tout a été conçu pour ne pas déranger les citoyens de la ville qui, cependant, justifient le produit fabriqué ici, entre les murs du bâtiment devant lequel le tueur contemple le paysage. Le bruit de la ville, aussi terrible soit-il, aussi insupportable, devient un soulagement en comparaison de l'environnement sonore qui domine cet endroit construit à l'écart des hommes, à l'écart des animaux eux-mêmes.

Le tueur exerce ce métier depuis dix ans. Au commencement, François avait été étonné par ce terme. La franchise teintée de virilité de ses supérieurs était grande. Mais la surprise du premier constat se dissipa très vite, recouverte par une myriade d'informations, et l'appréhension d'un désordre auquel il lui faudrait faire face au quotidien. Car le désordre, impossible à réduire, était l'autre nom de la loi entre ces murs. Le désordre était la conséquence de l'activité du lieu. La vie pénétrait ici, et plus encore, la lutte pour la vie, affaiblie par la terreur mais prête à se défendre et résister à la mort. C'était sans doute l'émotion qui parcourait le corps de ces animaux, depuis leur arrivée jusqu'à leur défaite, sans répit.

★

Pour travailler dans l'abattoir, les employés doivent accepter de fermer les yeux, et accomplir leurs gestes avec obéissance, sans jamais dévier de la ligne commune. De quels gestes s'agit-il ? Dans un premier temps, la violence est psychologique. Il s'agit de sortir l'animal de son territoire.

La reconnaissance du territoire est fondamentale. Elle suspend provisoirement l'inconnu, obéissant à une fonction similaire à celle de la nourriture. Le territoire est le familier, le refuge, indispensable à la survie. L'animal conserve cependant toujours une attitude de méfiance. Celle-ci se manifeste très souvent à la suite d'une altération du territoire. Un scintillement. Un brouillard. Un son inattendu, précisément ici, dans son refuge. Ayant conscience de cela, nous pouvons imaginer – nous ne pouvons faire que cela – les sensations qui investissent l'animal lorsque des hommes s'avancent vers lui, en marchant sur son territoire. Bientôt, certains hommes deviennent familiers, eux aussi, et l'animal, sans doute, restreint sa vigilance avec la répétition, l'habitude et les réflexes de sa condition. Tel geste signifie que la nourriture arrive. Tel autre signifie qu'il faut se déplacer vers un endroit précis. Tel autre, que la traite, par exemple, est une question de minutes. D'autres manifestations sont le signe d'un danger. Un être inconnu intimide immédiatement l'animal. Un son inconnu. Une lumière encore jamais vue.

Avant le transport des animaux vers l'abattoir, ceux-ci doivent être, en théorie, confinés dans un espace protégé, une sorte de grand enclos recouvert

d'un toit et entouré de murs. Voilà que la journée se modifie. Voilà que le territoire change.

Les vaches ferrandaises doivent attendre, ensemble, dans ce grand enclos. L'une d'entre elles, plus petite que les autres, arbore sous l'œil droit une tache blanche, déliée et étroite, fluide, et fragile. Une larme exprimée par la robe de la bête. La marque originelle d'une souffrance entrevue bien avant la naissance. La petite vache semble fragile, et timide, n'osant pas aller à l'abreuvoir, tant que ses compagnes les plus grandes ne se sont pas éloignées. Mais que se passe-t-il donc ? La journée s'étire, inhabituelle. La plaine est déserte. L'air est humide. Il ne pleut pas mais il y a une odeur de marécage, quelque chose d'acide, d'agréable aussi. Engourdies, elles ne peuvent pas se baisser pour paître, pour accueillir sur leur langue la luzerne, l'herbe, si fraîches en ce moment. Au lieu de cela, elles ont de l'eau disposée dans des abreuvoirs. Toutefois, les vaches ne parviennent pas à détacher leurs yeux du pâturage étendu devant elles. Elles sont concentrées sur lui, l'observent, cherchent à le cerner. Pour essayer de l'attirer à elles ? Surtout, ce sont les gouttes d'eau qu'elles surprennent, fines, glissant du ciel vers la terre, vers cette terre humide qui se met soudain à briller, éclatant d'un gris de Payne sous la lumière d'une fin de matinée différente

de toutes les autres. Oui, différente. Placide, et infinie. Dénudée. Décharnée.

Et puis, c'est l'arrivée du camion.

Les vaches se bousculent. Leur territoire est envahi par les hommes. Elles en reconnaissent certains. Inquiètes, débordées, elles entrent, les unes après les autres au nombre de soixante, dans la remorque. Elles avancent lentement, unies dans un seul mouvement, entretenant le lien, le conservant sans doute jusqu'à leur dernier souffle. Le lien, instinctif, qui subira le premier affront, sera rompu par la force. Comment pourraient-elles se protéger de l'attaque, elles dont la souffrance est niée par ceux-là mêmes qui les injurient ? Elles, condamnées à une seule mort, violente, prompte, aveugle. Et désirée par tous.

Le moteur du camion chauffe. Une étouffante bouillasse inhibe la progression de l'air dans les poumons. D'autres sont déjà passées ici. À présent, le familier a totalement disparu. Il n'y a plus rien à quoi se raccrocher. Le climat semble toujours charrier une humidité grasse. On dirait que la pluie veut tomber, mais qu'elle en est empêchée par quelque chose de plus grand, d'indéfinissable. Les animaux ont tous la tête dans le sens de la marche. Et puis soudain, un soubresaut. Un puissant éclat métallique résonne

encore dans leurs oreilles, derrière eux. Maintenant, un vrombissement se fait entendre, sur les côtés. Et le sol se met à bouger. Le camion roule sur le sentier caillouteux qui mène à la route goudronnée.

Lors du transport, la bousculade à l'intérieur du camion déséquilibre les vaches situées aux extrémités. Alors qu'elles se débattent pour ne pas tomber, l'une d'entre elles coince sa patte arrière gauche dans un espace entre deux planches. Elle ne parvient pas à se libérer. Les virages sont marqués, brusques, et les cloisons s'ébranlent. La vache est contrainte, heurtée, soumise à l'effet centrifuge. Sa patte se tord. L'os du canon se brise. Les plaintes de l'animal ne sont pas remarquées. Le chauffeur poursuit sa route. L'abattoir n'est plus très loin.

Le camion descend la pente vers l'enclos et s'arrête. Le moteur est coupé. Le conducteur descend. Il serre la main du bouvier venu à sa rencontre. Tous deux se dirigent vers l'arrière du camion, en parlant du temps qu'il fait, ou de la masse de travail à abattre aujourd'hui, ou du salaire minable qu'ils acceptent sans se révolter. Le chauffeur tire le loquet, la cloison inférieure s'abaisse. Les vaches descendent une à une de la remorque. Parmi elles, une petite, à la tache en

forme de larme sous l'œil droit, manque de se faire renverser. Derrière, les vaches poussent avec tant de force, en raison de l'exiguïté de la remorque, qu'elle risque de se faire piétiner. Quand la dixième vache est descendue, grâce à une rupture dans la file, le bouvier aperçoit la vache accroupie, la patte droite repliée sous son corps, et la patte gauche en l'air, coincée. Une tache de sang sèche dans la rainure entre le plancher et la cloison. Le bouvier comprend immédiatement. Nous avons un animal « couché ». Cet incident est banal. Après tout, se dit-il, qu'est-ce qu'on y peut ? Il y aura toujours de la casse. Lorsque toutes les vaches sont sorties de la remorque, il monte rejoindre la vache et l'examine. Rien à faire. L'os du canon est détruit. Cependant, on peut essayer de la faire descendre. On en tirera toujours quelque chose. Le bouvier extrait la patte de son piège. L'animal crie de douleur, mais ce cri est une habitude, dans cet endroit du monde. Ici, les cris de détresse, de douleur, viennent de tous les côtés. Il la force à se mettre debout, avec l'aide du chauffeur. Elle tente de se rendre plus lourde, mais l'insistance des deux hommes aura raison de sa combativité. Ils la poussent, la tirent à l'extérieur du camion. Le bouvier maintient la patte cassée, qui pend lâchement à partir du jarret. La vache est amenée sur

une surface plane en céramique, à l'intérieur du bâtiment. Je dois l'abattre ici, dit le bouvier. Le chauffeur n'émet aucun avis. Faites ce que vous avez à faire. Le bouvier dit : J'aurai besoin du pistolet d'abattage. Il se lève, le prend ainsi qu'un couteau, et revient vers l'animal. Il se tient debout devant la vache, qui ne peut plus bouger. Elle ne crie pas. Sa patte est bleu sombre, comme un crépuscule précoce. Il s'avance, place le pistolet d'abattage sur le front levé de l'animal, et la souffrance grandit, puis disparaît.

★

Avant de rejoindre l'abattoir, François avait été un jeune homme sans histoires, absent. Il avait obtenu son baccalauréat sans mention. Il ne se faisait jamais remarquer. Au terme de ses études en lycée professionnel, à dix-sept ans, il avait eu la possibilité de poursuivre des études scientifiques – au lycée, il s'intéressait beaucoup à la géométrie et l'université lui aurait permis de se spécialiser tout en s'éloignant de son cadre familial, limité et étouffant. Sa sortie du lycée fut une

libération. L'établissement l'avait toujours terrorisé, mais n'ayant pas d'autres choix, il s'était résigné à se plier aux règles le temps nécessaire, sans réfléchir à autre chose. Et une après-midi de juin, en entendant le grincement de la grille à la fin de sa dernière épreuve, il avait eu une révélation : l'indépendance lui était offerte. Il l'avait, inconsciemment, espérée si longtemps qu'elle devait être supérieure à toute autre émotion qu'il avait pu connaître jusque-là. Il ne se séparait de personne qui lui était cher, n'ayant fréquenté que peu d'élèves, et le cœur froid, il s'éloigna du lycée sans serrer de mains – ce que, par ailleurs, aucun de ses collègues de classe ne remarqua.

Qu'allait-il faire de sa liberté ? À cause de son isolement, il était rarement exposé aux contradictions. Dès que la moindre gêne se faisait sentir, il fuyait. Aux professeurs qui le critiquaient, il opposait une indifférence tremblante, à la fois trop manifeste pour atteindre au but qu'il s'était fixé, et trop peu confiante pour réussir à le convaincre lui-même de son détachement.

Durant les vacances d'été, il prit l'habitude de marcher tôt le matin, de suivre au hasard les rues de sa petite ville et de se fondre dans la forêt qui la bordait. Il rêvait, réfléchissait à son avenir, bâtissait des plans et s'affranchissait de ce qu'il connaissait, avant de retourner chez lui.